

Il faut donc obvier à ces deux graves inconvénients : à celui qui rend l'obéissance très-difficile, et à celui qui la souille et lui ôte son mérite. Pour cela ayez les yeux constamment attachés sur Jésus-Christ, sans vous arrêter aux qualités bonnes ou mauvaises du supérieur, à ses perfections ou à ses défauts ; c'est en Jésus-Christ et par Jésus-Christ qu'il gouverne. L'archer à toujours l'œil fixé sur le but, autrement ses coups portent à faux. Si nous perdons de vue Jésus-Christ, toute la peine que donne l'obéissance deviendra inutile.

## § III.

*Écueils de l'obéissance parfaite.*

L'obéissance parfaite a deux écueils, ce qu'il est facile de comprendre d'après ce que nous venons de dire : Ecueil à cause de la manière dont nous regardons le supérieur, et écueil dans la manière dont nous envisageons la chose commandée ; mais comme le sujet est important nous allons le développer.

*Premier écueil. Les qualités du supérieur.* L'obéissance ne considère jamais les qualités du supérieur, elle ne voit en lui qu'une seule chose, l'autorité que Dieu lui a confiée en le mettant à sa place. Saint Ignace demande cette obéissance aveugle prise dans ce sens (1). Que les autres ordres religieux, dit-il aux Pères de la Compagnie de Jésus, nous surpassent en jeûnes, en veilles et en austerités, qu'ils suivent leur institut ; mais pour ce qui tient à la vraie et parfaite obéissance, à l'abnégation de sa volonté et de son jugement, je désire, mes très-chers frères que ce soit la véritable marque à laquelle on puisse vous reconnaître. Il ne faut jamais regarder à qui l'on obéit, mais voir toujours Jésus-Christ dans son supérieur,

(1) In epist. de Obed. n. 3.

c'est par amour pour lui qu'on obéit. On ne doit pas l'obéissance au supérieur parce qu'il est prudent, bon, plein de mérites, mais parce qu'il tient la place de Dieu, et qu'il remplit les fonctions de celui qui a dit : *celui qui vous écoute, m'écoute, celui qui vous méprise, me méprise* (1). On lui doit l'obéissance comme supérieur lors même qu'il ne serait pas doué d'une très-grande prudence et d'une très-grande sagesse, parce qu'il représente celui qui est la sagesse infinie ; et il faudrait encore obéir, s'il manquait de vertu, car Notre-Seigneur a dit : *Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, c'est-à-dire, des hommes ambitieux et envieux sont vos supérieurs, cependant, faites ce qu'il vous diront, et n'imitiez pas leurs œuvres* (2). Il faut donc que chacun de vous s'applique de toutes ses forces à ne voir que Jésus-Christ dans quelque supérieur que ce soit, et à rendre à la divine majesté en sa personne, honneur, respect et obéissance ;

Saint François disait à ses Religieux (3) : mes très-chers frères, vous ne devez pas considérer dans votre obéissance quel est votre supérieur, comment il agit, mais seulement qu'il est votre supérieur établi de Dieu pour vous gouverner. Je vous dirai franchement qu'entre toutes les grâces que la bonté divine m'a départies, je me sens disposé à obéir avec autant de soin, de soumission et de respect à un novice d'une heure, qui me serait donné pour gardien qu'à un père ancien et très-prudent. L'inférieur ne doit faire attention dans le supérieur qu'à celui pour l'amour duquel il est inférieur ; son humilité est d'autant plus profonde, son obéissance d'autant plus prompte que celui auquel il se soumet à moins de titres pour le mériter. Saint Bonaventure très-digne fils de ce saint Patriarche

(1) Luc. 10. 16.

(2) Matth. 23. vers. 2 et 3.

(3) Opusc. S. Franc. tom. 3. collat. 4.

donne ce conseil salutaire : « Pour obéir avec plus de perfection, ayez toujours dans l'esprit cette pensée, que lorsque la voix de votre supérieur frappe vos oreilles pour commander, il ne faut pas regarder cette voix et ce commandement comme venant d'un homme, mais comme venant de Dieu même (1). »

C'est Dieu qui établit le supérieur, qui lui imprime le caractère de son pouvoir, qui demeure en quelque manière en lui, gouverne par lui, commande par son organe; l'inférieur doit donc regarder Dieu dans son supérieur, voir Dieu seul comme le premier mobile et l'ame qui fait agir le supérieur, sans examiner s'il est jeune ou vieux, noble ou roturier, savant ou ignorant, doux ou sévère, d'une bonne ou mauvaise vie. Celui qui ne voudrait adorer la croix que lorsqu'elle serait grande, belle, et d'une matière précieuse, et qui ne voudrait pas rendre ses respects à une petite croix de bois, manquerait de foi. Le seul motif de l'adoration de la croix est de nous rappeler que Jésus-Christ y a été attaché pour notre salut; ne peut-on pas trouver aussi bien ce motif dans une petite croix de bois grossier que dans une croix qui serait un chef-d'œuvre de l'art. Ainsi, celui qui, pour obéir à son supérieur, ne fait attention qu'à ses qualités, qui est en quelque sorte entraîné par ses perfections naturelles ou acquises, ne pratique pas l'obéissance, ou du moins, son obéissance perd cette beauté qui ne se trouve que dans l'autorité de Dieu que l'on doit voir dans le supérieur.

Joseph dominait en Egypte pour Pharaon, et tous les Egyptiens lui étaient soumis quoiqu'il ne fût pas avancé en âge; Nous obéissons aux rois quoiqu'ils soient jeunes; de même, dit Cassien, celui qui embrasse la vie religieuse doit se rendre tellement obéissant à tous qu'il devienne

(1) Ut melius valeas esse obediens, cogita semper quando vox præcipientis sonat in auribus tuis, quod vocem istam non tanquam ab homine audias, sed tanquam ab ipso Deo. *Collat. 3.*

comme un petit enfant, suivant les paroles de Notre Seigneur; qu'il ne fasse aucune difficulté de se soumettre aux plus jeunes. (1). Le vrai obéissant ne doit pas faire attention à l'âge du supérieur.

Il ne faut pas s'attacher à considérer la bassesse de la naissance. Joseph recevait toutes sortes d'honneurs de la part des Egyptiens, ils exécutaient ponctuellement ses ordres, quoiqu'ils sussent bien qu'il descendait d'une race de pasteurs et de bergers pour lesquels ils avaient non seulement du mépris, mais de l'horreur, au rapport de Moïse (2). si le supérieur est ignorant, il faut se rappeler que Balaam fut instruit par une ânesse. Moïse si profond législateur, suivit le conseil que lui donna son beau-père Jethro bien moins éclairé que lui. Et ne savons-nous pas que tout le genre humain a été soumis à la foi, non par des philosophes subtils, d'éloquens orateurs, mais par des pêcheurs pauvres et grossiers.

On n'est pas dispensé de l'obéissance quand le supérieur est d'un caractère dur. Saint Pierre veut que les domestiques obéissent à leurs maîtres, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais encore à ceux qui sont rudes et difficiles (3). Pour acquérir plus de vertu, les anciens Religieux, au rapport de saint Athanase (4), choisissaient des supérieurs d'une humeur difficile, afin qu'ils commandassent avec plus d'autorité et sans ménagement.

Mais il faut encore aller plus loin, et obéir lors même que le supérieur n'aurait pas une vie réglée. Un supérieur

(1) Sic obedire cunctis cum necesse est, ut redendum sibi, secundum sententiam Domini, ad infantiam pristinam noverit, nihil sibi consideratione ævi vel annorum numerositate præsumens subdere se etiam junioribus non moretur. *Lib. 2. c. 3.*

(2) Gen. 46. 34.

(3) Sed etiam dyscolis. 1. *Pet. 2. 18.*

(4) In vita S. Anton.

vicieux, est toujours supérieur, pourvu qu'il ne commande pas le vice, ses fautes ne lui ôtent pas son pouvoir, s'il s'en sert pour le bien de celui qui l'en a revêtu : Quoi de plus piquant et de moins fructueux qu'un buisson ? Cependant c'est du milieu d'un buisson que Dieu parla à Moïse, pour l'employer aux choses les plus importantes pour sa gloire, et en faire un homme très-saint et à jamais célèbre (1). De la bouche d'un supérieur stérile en bonnes œuvres, il peut sortir des paroles qui peuvent former et perfectionner les inférieurs, et produire des Moïses victorieux de Pharaon et de l'Égypte. Dieu se servit d'un corbeau pour nourrir dans le désert le prophète Elie (2) et saint Paul premier hermite ; c'est ainsi que les alimens de l'âme sont souvent donnés par de mauvais supérieurs à des inférieurs sages et vertueux. Samson tira du miel de la gueule d'un lion, se servit de la mâchoire d'un âne pour vaincre ses ennemis (3) ; souvent on reçoit des instructions de grâce et des documens de salut de la part des supérieurs très-imparfaits, paresseux dans l'exercice de la vertu, ignorans de leurs devoirs et impatiens et colères comme des lions ; mais qu'importe, si la main du commandement est toujours nette.

Non-seulement l'inférieur ne doit pas voir les mauvaises qualités du supérieur, remarquer ses imperfections ; il faut même, pour rendre son obéissance plus pure, qu'il ignore en quelque sorte ses vertus, afin que son obéissance se porte sur la seule autorité de Dieu dont le supérieur est dépositaire. Saint Jean-Baptiste pour faire pénétrer dans les cœurs la parole qu'il annonçait, dit seulement de lui : *Je suis la voix de celui qui crie* (4). Pourquoi, pouvant autoriser sa mission par d'autres titres, n'emploie-t-il que celui-là ? Afin que ceux qui l'écou-

(1) Exod. 3. 2. — (2) 3. Reg. 17. 6.

(3) Judic. 14. 8 et 15. 19.

(4) Ego vox clamantis. Joan. 1. 23.

taient ne s'appuyassent pas sur sa qualité de prophète, sur sa sainteté angélique, mais parce qu'il était la voix de Dieu. Cette raison seule devait suffire pour les soumettre.

Saint Paul dit au Corinthiens : *Vous êtes encore charnels, puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des disputes, n'est-il pas vrai que vous êtes charnels, et que vous vous conduisez selon l'homme ? Et puisque l'un dit : Je suis à Paul ; et l'autre, je suis à Apollon ; n'êtes-vous pas encore charnels ? Qu'est-ce donc qu'Apollon, et qu'est-ce que Paul ? Les ministres de celui en qui vous avez cru* (1). Comme si l'Apôtre avait voulu leur dire : vous êtes obéissans, mais c'est à Paul, c'est à Apollon, c'est-à-dire à l'homme et non à Jésus-Christ ; votre obéissance n'est donc pas spirituelle et divine ; elle est humaine et charnelle ; elle ne voit en l'homme que l'homme, tandis qu'elle ne devrait s'arrêter que sur Jésus-Christ, qui se sert de l'homme comme d'un instrument, pour vous instruire et conduire au salut. C'est à cause de cette imperfection, et non, dit saint Chrysostôme, pour leurs fautes, que saint Paul appelle les Corinthiens charnels (2).

Pour porter les bons esprits à l'obéissance à leurs supérieurs, il suffit de leur dire qu'ils sont supérieurs, et que Dieu les leur envoie pour les gouverner ; mais pour y porter les esprits imparfaits et qui n'obéissent qu'avec peine il faut louer les vertus du supérieur, faire le dénombrement de leurs bonnes qualités, de leur mérite, vanter leurs capacités. C'est ainsi que Dieu voulant appeler Josué à conduire son peuple après Moïse, et connaissant

(1) Adhuc carnales estis cum enim sit inter vos zelus et contentio, nonne carnales estis et secundum hominem ambulatis ? Cum enim quis dicat, ego quidem sum Pauli, alius autem ego Apollo, nonne homines estis ? quid igitur est Apollo ? quid verò Paulus ? Ministri ejus, cui credidistis. 1. Cor. 3. 2.

(2) In illum loc. 1. Cor. hom. 8.

combien il avait le cœur dur dit à Moïse : *Prends Josué, fils de Nun, homme en qui est l'esprit, et mets ta main sur lui; et tu lui donneras des préceptes en présence de tous, et une partie de ta gloire, afin que toute l'assemblée des enfans d'Israel l'écoute, entraînée par ses belles qualités* (1).

La conduite que Dieu tint envers Corneille le centenier est au contraire la figure du vrai obéissant. L'ange qu'il lui envoya lui dit simplement : *Envoie quelques-uns de tes serviteurs à Joppé, et fais venir un certain Simon, surnommé Pierre. Il est chez un corroyeur nommé Simon, dont la maison est près de la mer. Il te dira ce qu'il faut que tu fasses* (2). Remarquons que l'ange pour porter Corneille à écouter saint Pierre et à lui obéir, ne lui dit point que la personne que Dieu lui envoyait pour l'instruire dans la foi était celui que Jésus-Christ avait choisi pour être le prince des Apôtres, à qui il avait donné les clefs du royaume des cieux, et qu'il avait établi son vicaire sur la terre. Il lui cache toutes ces glorieuses prérogatives, qui auraient pu lui donner une haute idée de saint Pierre; il ne dit de lui que des choses capables de le ravaler à ses yeux : *envoie-le chercher, fais-le venir. Il eût été en apparence plus raisonnable que Corneille vint lui-même auprès de saint Pierre, le chef des fidèles, et dont les instructions devaient lui faire tant de bien. Un certain Simon; il y a dans ces mots quelque chose qui ressemble au mépris. Il n'a pas de maison à lui, il demeure chez un autre, ce n'est pas un homme riche et de qualité, c'est un corroyeur. Cette manière de parler n'ins-*

(1) Tolle Josue filium Nun, virum in quo est spiritus, et pone manum tuam super eum, et dabis ei præcepta cunctis videntibus, et partem gloriæ tuæ. Ut audiat eum, omnis synagoga filiorum Israël. Num. 27. 18.

(2) Mitte viros in Joppen et accersi Simonem quemdam, qui cognominatur Petrus; hic hospitatur apud Simonem quemdam coriarium, cujus est domus et juxta mare, qui dicet tibi quid te oporteat facere. Act. 10. 5.

pira aucun dégoût à Corneille. Il obéit à l'ange, et envoya chercher saint Pierre avec beaucoup d'honneur par deux domestiques et un soldat de sa compagnie; il le reçut avec un grand respect et une grande joie, et lui obéit avec simplicité dans tout ce que Dieu demandait de lui.

L'inférieur doit donc fermer les yeux sur les qualités bonnes ou mauvaises de son supérieur, ne voir en lui que Dieu seul, et s'élever ainsi au premier degré de l'obéissance aveugle et parfaite.

2. Le second degré pour arriver à l'obéissance aveugle porte le vrai et parfait obéissant à ne jamais examiner et à ne point juger quelles choses lui sont commandées; il laisse l'examen et le jugement entièrement à son supérieur; il ne pense qu'à obéir. L'obéissance, dit saint Jean Climaque (1), est un acquiescement simple et sans réflexion, qui ne contredit jamais, ne porte aucun jugement sur les choses ordonnées, les trouve toutes bonnes, et ne s'applique qu'à les faire. Saint Bernard nous donne un modèle de cette obéissance dans saint Pierre et son frère saint André qui quittèrent leurs barques et leurs filets dès que Notre-Seigneur le leur eut dit, sans rien examiner. « Pierre et André abandonnèrent aussitôt leur barque et leurs filets pour suivre Notre-Seigneur dès qu'il les eut appelés; ils n'hésitèrent pas un instant, ils n'examinèrent rien, ils ne se mirent point en peine de leur nourriture, ils ne pensèrent pas même que des hommes grossiers et sans lettres pouvaient devenir des prédicateurs et enseigner les autres. Il ne font aucune demande; de suite ils quittent leur barque et leurs filets pour le suivre. Reconnaissez en cela, mes frères, le modèle de l'obéissance (2). »

(1) Gradu 4.

(2) Petrus et Andreas continuo nihil dijudicantes aut hæsitantes, non solliciti unde viverent, non considerantes quonam modo rudes homines et sine litteris prædicatores fieri possent; nihil denique interrogantes, sine

« La marque d'une ame imparfaite et d'une volonté  
 « faible et peu affermie dans l'obéissance, dit ailleurs le  
 « même saint, se voit dans le soin que les inférieurs met-  
 « tent à éplucher les ordres des supérieurs, à hésiter  
 « lorsqu'on leur commande quelque chose; à vouloir  
 « connaître toutes les raisons, à juger mal de l'intention  
 « de celui qui commande quand on ne la voit pas claire-  
 « ment, et à n'obéir volontiers que quand par hasard, on  
 « éprouve du goût à le faire, ou qu'une raison évidente,  
 « et la volonté ferme du supérieur y contraignent. Cette  
 « obéissance à trop de délicatesse pour ne pas entraîner  
 « après elle de graves inconvéniens (1). »

L'homme véritablement obéissant ne fait pas toutes ces recherches, il est plein de confiance en Dieu, et il sait qu'il ne sera pas trompé : il sait ce que son supérieur lui commande, il ne veut pas en savoir davantage. Nous avons une figure de cette obéissance aveugle dans l'Écriture : les lévites portaient sur leurs épaules l'arche d'alliance couverte de ses peaux; il leur était défendu sous peine de mort, de la voir à nud et ce qu'elle renfermait; les prêtres seuls avaient ce privilège. *Que les autres, dit le texte sacré, ne regardent point avec curiosité ce qui est dans le sanctuaire, avant qu'il soit enveloppé, autrement ils mourront* (2). L'arche d'alliance qui renfermait

omni mora, relictis retibus et navi, secuti sunt eum : agnoscite, fratres, veræ obedientiæ formam. *Serm. 2. de S. Andrea.*

(1) Porro imperfecti cordis et infirmæ prorsus voluntatis indicium est statuta seniorum studiosius discutere, hæere ad singula quæ injunguntur, exigere de quibusque rationem, et malè suspicari de omni præcepto, cujus causa latuerit; nec unquam libenter obedire, nisi cum audire contingerit quod forte libuerit, aut quod non aliter licere seu expedire monstraverit vel aperta ratio, vel indubitata auctoritas. Delicata satis, imò nimis molesta est hujusmodi obedientia. *De præc. et dispens. cap. 13.*

(2) Alii nulla curiositate videant quæ sunt in sanctuario; priusquam involvantur, alioqui morientur. *Núm. 4. 20.*

les tables de la loi, la verge de Moïse, et le vase plein de manne, était portée par les lévites qui ne pouvaient la voir à découvert; les prêtres seuls avaient ce droit; de même le joug de l'obéissance, dit Origène, est dans les commandemens; le motif n'est connu que du supérieur. L'inférieur ne voit rien, n'examine rien, ne juge rien, il ne fait qu'obéir.

Les anges n'examinent rien de ce qui leur est commandé pour la conduite de l'univers; tout est pour eux grand, excellent, agréable, par la seule raison que Dieu le commande. Il sont aussi heureux de veiller sur un pauvre que sur un roi, sur un infidèle que sur un chrétien, sur un réprouvé que sur un prédestiné, sur un homme seul que sur un grand royaume; parce qu'ils ne voient pas de différence dans les choses commandées, ils ne voient que la seule volonté de Dieu, là est leur contentement et leur gloire. Qu'y a-t-il de plus noble qu'un ange et de plus vil qu'un moucheron? Cependant Dieu s'en est servi pour la même fin : il s'est servi des mouchérons pour abattre l'orgueil de Pharaon, et d'un ange pour confondre Sennachérib.

Abraham pouvait avoir quelque raison d'examiner le commandement que Dieu lui fit d'immoler son fils Isaac. Sa naissance avait été un miracle, il devait être la gloire et la bénédiction de la famille et même de toutes les nations de la terre, et cependant il obéit de suite et sans examen. Saint Joseph reçoit l'ordre de fuir en Egypte quelques jours après la naissance de Jésus-Christ, il n'hésite pas.

Lorsque Jean de Vêga, vic-eroi de Sicile, demanda des Religieux de la compagnie de Jésus pour diriger le collège de Messine, saint Ignace, commanda à ses Religieux de répondre par écrit à deux questions : 1<sup>o</sup> Si dans la mission qui leur serait donnée de demeurer à Rome ou d'aller en Sicile, ils trouveraient meilleur d'obéir au supérieur quelle que fût son intention. 2<sup>o</sup> Que s'ils étaient destinés à

aller en Sicile, ils seraient aussi prêts à être employés aux devoirs domestiques qu'à l'enseignement des lettres. D'après cet ordre, ceux qui étaient instruits devaient être disposés à fermer leurs livres pour faire la cuisine, et ceux qui n'avaient pas étudié, donner des leçons aussi bien qu'ils le pourraient. Ceux qui devaient être employés à l'instruction devaient être indifférens qu'on les fit maîtres ou écoliers, selon que le supérieur le jugerait à propos pour la gloire de Dieu ou pour leur salut. Saint Ignace donna trois jours pour réfléchir aux deux questions et tout recommander à Dieu. Au bout des trois jours, tous au nombre de trente-six, y compris le cuisinier, portèrent leur écrit à saint Ignace : Il s'abandonnèrent de grand cœur et sans réserve à sa volonté pour aller même au fond des Indes pour remplir l'emploi qu'il voudrait bien leur conférer. Le Père Canisius, l'un des plus distingués, écrivit : après avoir considéré ce que mon père en Jésus-Christ et mon supérieur Ignace nous a proposé, je dis 1<sup>o</sup> pour ce qui me regarde, que je ne me sens pas plus de propension pour Rome que pour la Sicile ; je suis disposé à aller partout où l'on voudra. Si l'on m'envoie en Sicile, je déclare que l'emploi que l'on me donnera me sera toujours le plus cher et le plus agréable : Cuisinier, jardinier, portier, écolier, professeur même de sciences que je ne connais pas. Dès aujourd'hui je fais vœu de ne pas faire la moindre attention aux lieux, aux occupations ; je laisse tout aux soins de mon supérieur ; je lui abandonne la conduite toute entière de mon corps, de mon ame, de mon entendement et de ma volonté ; je lui recommande tout avec humilité et la plus grande confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen. C'est ainsi que parlent et agissent les vrais obéissans.

Mais si les commandemens des supérieurs paraissent quelquefois ridicules, que faut-il faire ? Il faut obéir simplement. La prudence n'est pas proprement la vertu

de l'inférieur, mais celle du supérieur. C'est à lui à voir ce qu'il commande, à qui il commande, quand il commande, et comment il commande ; l'inférieur n'a qu'à fermer les yeux et obéir, en cela est toute sa prudence.

Saint Antoine, pour former à une haute obéissance son cher disciple Paul le simple, dont nous avons déjà parlé, lui commandait souvent des choses qui paraissaient peu raisonnables. Il lui commanda une fois de tirer de l'eau d'un puits pendant tout le jour et de la répandre à terre, de faire des paniers d'osier et de les défaire, de coudre son habit et de le découdre, etc. Il l'exerçait ainsi, par des actes qui paraissaient indifférens, à l'obéissance parfaite à laquelle il parvint bientôt (1).

Cassien raconte à ce sujet plusieurs actions mémorables de l'abbé Jean, doué du don de prophétie, qui prédit à Théodose sa victoire sur le tyran Maxime et plus tard sur Eugène (2). Son supérieur prit un jour un bâton sec et déjà vermoulu, lui ordonna de le mettre en terre et de l'arroser deux fois par jour pour le faire reverdir ; le saint disciple ne fit aucune réflexion sur l'inutilité de son travail ; tous les jours il allait chercher de l'eau à deux mille pas de là, et se donnait beaucoup de peine pour arroser ce bâton. Il continua à le faire pendant une année entière sans que la lassitude de son corps, la solennité des jours de fête, la rigueur de l'hiver, la chaleur de l'été pût le retenir. Le supérieur voyant avec admiration cette obéissance parfaite, la simplicité, l'humilité, la dévotion, le silence et l'égalité d'humeur avec laquelle Jean accomplissait ponctuellement et à la lettre son commandement, le conduisit vers le bâton et lui dit : eh bien ! Jean, vous avez bien jeté de l'eau sur ce bâton, a-t-il enfin pris racine ? Jean lui répondit : mon père, je n'en sais rien ;

(1) Ruffin. apud Rosweyd. lib. 2. c. 31.

(2) Lib. 4. c. 23.

tant il faisait peu d'attention aux succès de son obéissance; pour lui il ne pensait qu'à obéir. Le supérieur arracha le bâton aussi mort qu'auparavant.

Sulpice Sévère, raconte une histoire semblable, mais le résultat fut différent (1). L'auteur témoin oculaire dit: Je partis du mont Sina et me dirigeai vers le Nil pour visiter un grand nombre de monastères établis sur les deux rives de ce fleuve; dans l'un de ces monastères on me raconta un fait arrivé récemment. Un homme s'étant présenté à l'abbé pour être reçu au nombre des Religieux, celui-ci lui parla avec force de l'obligation de l'obéissance, et lui dit qu'avant tout il fallait se résoudre à faire exactement tout ce qui lui serait ordonné; le postulant ayant promis de le faire, l'abbé, qui tenait par hasard dans sa main une baguette, l'enfonça dans la terre et lui commande de l'arroser jusqu'à ce que, contre les lois de la nature, elle reverdît; cet homme véritablement obéissant allait, pour accomplir le commandement de l'Abbé, chercher avec beaucoup de fatigue de l'eau dans le Nil, éloigné de là d'environ deux mille pas, l'apportait sur ses épaules, et la versait sur ce bâton sec et mort. Il fit cela un an sans résultat. Cependant comme il désirait avec ardeur pratiquer l'obéissance, il continua un travail si laborieux et en quelque sorte si inutile; mais il n'avança pas plus la seconde année que la première. Enfin la troisième année, ce bâton arrosé avec tant de soumission et de persévérance, reverdit. J'ai vu l'arbrisseau plein de vie dans la cour du monastère, comme un témoignage du mérite de l'obéissance et du pouvoir de la foi.

Saint François éprouva d'une autre manière deux jeunes gens qui demandaient à être reçus dans son ordre; pour éprouver leur vocation il les mena dans le jardin, et leur

(1) Lib. 1. dial. cap. 13.

dit: faites ce que vous me verrez faire; alors il se mit à planter des choux la racine en bas et les feuilles en terre. Un de ces jeunes gens, véritablement obéissant et appelé de Dieu, fit ce qu'il voyait faire sans examen; l'autre qui pensait en savoir davantage dit au saint que ce n'était pas du tout la manière de planter; le saint lui répondit: je sais, je sais, mais faites comme moi; celui-ci ne voulut pas obéir à un commandement qui lui paraissait absurde. Le saint lui dit: je vois, mon frère, que vous êtes un grand docteur, mais retirez-vous, vous n'êtes pas propre à notre institut qui fait profession de simplicité et d'humilité. Il nous faut ceux que vous regardez comme fous: les simples et les obéissants, c'est pour cela que je reçois votre compagnon (1).

Mais qu'y a-t-il de plus étrange que ce que Dieu a commandé à quelques prophètes? Il commanda à Isaïe, prophète très-renommé, issu du sang royal, de se dépouiller de sa tunique et de sa chaussure et de parcourir ainsi les rues de Jérusalem (2); à Jérémie de se promener dans les rues de la même ville chargé de chaînes et la corde au cou comme un criminel (3). Quelles n'ont pas été les pénitences figuratives imposées à Ezéchiel (4), à Osée (5)? Et ces prophètes obéirent aussitôt à ces commandemens, en apparence si opposés à la raison, sans apporter aucune excuse; ils mirent toute leur gloire à obéir simplement et aveuglément, parce qu'ils savaient bien que l'autorité souveraine de Dieu, son infinie sagesse, rendent raisonnables les choses qui paraissent ne pas l'être, et que la sainteté purifie tout ce qui est profane; de sorte que l'on peut dire, de tout ce que Dieu commande, ce que dit l'ange

(1) Opusc. S. Franc. tom. 3. colloq. 31.

(2) Isai. cap. 20.

(3) Jerem. cap. 27.

(4) Ezech. cap. 4.

(5) Osee cap. 1.

à saint Pierre : *Ne dites pas que ce que Dieu a purifié est immonde* (1).

Mais si le supérieur commande une chose mauvaise, que faut-il faire ? Si la chose est évidemment mauvaise, l'inférieur ne doit pas obéir, le supérieur n'est plus alors supérieur ; Dieu ne lui a pas donné son autorité pour s'en servir contre lui et pour l'offenser, il la lui a donnée pour sa gloire et son service ; lorsqu'il est sûr qu'il y a péché non-seulement il ne faut pas obéir, mais il faut résister fortement. S'il y a doute, l'inférieur fait un acte de vertu en déposant son doute pour se soumettre au sentiment de son supérieur (2).

#### § IV.

*Effets de cette obéissance aveugle.*

1° Cette obéissance sagement aveugle ne saurait être trompée. Si un ange venait vous annoncer quelque chose de la part de Dieu, vous pourriez en douter, voir si c'est un bon ou mauvais esprit qui vous parle, quel est le but de ses ordres, si ce n'est pas un ange de ténèbres qui, vous paraissant un ange de lumière, vous tend un embûche préjudiciable à votre salut. Quand vous obéissez à votre supérieur vous n'avez point toutes ces recherches à faire, parce que vous n'avez rien à craindre, rien de ce qui vous vient par cet ordre, ne saurait vous nuire, tout est profitable. Il n'y a de nuisible et de dangereux que ce que vous ferez par une prudence humaine, en suivant votre jugement et votre volonté.

Le peuple d'Israël se rendit coupable d'idolâtrie en adorant le veau d'or, comme une divinité, quoiqu'il

(1) Quod Deus purificavit, tu commune ne dixeris. *Act.* 10. 15.

(2) Less. de Just. et Jur. lib. 2. cap. 46. Dub. 5.

n'en eût aucune marque et qu'on ne vît aucun miracle ; il ne commit point ce crime en montrant de la vénération pour le serpent d'airain qui méritait bien plus d'estime, puisque sa seule vue guérissait de la morsure du serpent, voici la raison de cette différence : Aaron avait fait faire le veau d'or par une prudence toute humaine, pour complaire au peuple à qui il devait résister avec un courage invincible ; Moïse, au contraire, fit élever le serpent d'airain par une prudence toute divine et pour obéir aux ordres de Dieu (1). Joachim, roi de Juda, contre toutes les maximes de l'état et toutes les règles de la sagesse des hommes, suivit le conseil du prophète Jérémie, et, par l'ordre de Dieu, se livra de son plein gré au pouvoir du roi Nabuchodonosor, abandonna sa capitale et son royaume : il fut à la vérité mis en prison et traité sévèrement, à cause de ses crimes (2) ; mais Evilmérôdach, fils du vainqueur, l'arracha à sa prison et le combla d'honneur (3). Ce fut la récompense de son obéissance.

2° Cette obéissance aveugle est très-sage et très-prudente dans son aveuglement. *Vous m'avez rendu prudent*, dit David, *par l'obéissance que j'ai rendue à vos commandemens* (4). L'obéissance, dit saint Jean Climacque, est l'abnégation de son jugement, par abondance de jugement et de sagesse (5). En effet, n'est-ce pas une grande sagesse que de ne jamais se tromper quoique l'on fasse ? C'est en quelque sorte participer à la sagesse infinie de Dieu. Au milieu des ténèbres les plus profondes, malgré notre ignorance naturelle, nos affections, nos passions, la chair, le monde et le démon, l'obéissance simple ne saurait nous tromper. La prudence sans doute

(1) Exod. 32. 4. Num. 21. 9.

(2) 4. Reg. 24. 12.

(3) Cap. 25. 27.

(4) Prudentem me fecisti mandato tuo. *Psal.* 118. 98.

(5) Gradu 4.